ARRACHÉE DE LA TOMBE

(Suite)

XIII

Assis entre Jeanne et madame Fontange, Georges fit le récit qui lui était demandé. Il fut interrompu souvent par les exclamations de la vieille dame, qui ne cessait de dire :

—C'est merveilleux, c'est superbe, sublime, un véritable roman !

—Mon intention, poursuivit le jeune homme, est de m'installer en Italie, dans une campagne, au milieu des arbres et des fleurs, et d'y vivre dans la retraite, complètement inconnu. Avant de livrer définitivement sa vie à la mienne, Jeanne, dont je respecte tous les scrupules, a voulu vous consulter. Je lui ai promis d'accepter votre décision ; c'est donc votre arrêt que nous attendons.

—M. Lambert, non, monsieur de Pradines, est-ce sans réserve que vous avez promis à ma filleule d'accepter ma décision ?

—Non, madame, je me suis seulement engagé à laisser Jeanne libre de retourner à Paris.

—Et vous l'y suivriez, et Dieu sait ce que vous y feriez. Mes enfants, la question est bien délicate et vous avez choisi un mauvais juge. Je ne veux pas dire à Jeanne qu'elle fait bien ; je ne lui conseillerai pas non plus de retourner à son mari. Ah ! le misérable, si une pierre pouvait demain lui broyer la tête, comme tout s'arrangerait pour le mieux !

—M. de Borsenne, madame, n'est pour rien dans les hésitations de Jeanne ; c'est son enfant.

—Son enfant ! savez-vous...

—Georges ne sait rien, ma tante ; je vous en supplie ne lui dites pas...

—Il doit tout savoir, interrompit madame Fontange. Et elle raconta le guet-apens de M. de Borsenne.

—Jeanne, est-ce bien la vérité ? s'écria le jeune homme.

Elle resta silencieuse, le visage caché dans ses mains.

—Jeanne, reprit madame Fontange, en permettant que Georges ouvre ton cercueil, Dieu t'a enlevée à ton mari pour le donner à l'homme que tu aimes. Jeanne, jamais je ne chercherai à séparer ceux qu'une volonté supérieure a réunis. Je dirai comme Georges : madame de Borsenne est morte, sois madame de Pradines.

—Jeanne, tu as entendu ! s'écria le jeune homme ; j'avais deviné la réponse de ta marraine.

Elle lui répondit par un regard humide, resplendissant d'amour.

—Ainsi, reprit madame Fontange, vous allez vivre en Italie et y attendre les événements ; le plus heureux serait la mort du Borsenne. Puisse-t-il ne pas y mettre de retard. Mais pour vivre en Italie ou ailleurs, il faut de l'argent, en avez-vous ?

—J'ai sur moi quatre-vingt mille francs, répondit Georges ; en supposant que nous dépensions quinze mille francs pour notre installation, nous irons bien trois ou quatre ans avec le reste.

Madame Fontange fit la grimace.

—Une existence de petit chef de bureau, dit-elle.

—Comme Jeanne, j'ai des goûts modestes.

—Monsieur, les goûts doivent répondre à la fortune que l'on a.

—Sans doute, madame, mais vous oubliez que je ne possède absolument que ce que mon père veut bien me donner.

—Aussi était-ce de Jeanne et non de vous que je voulais parler.

—Mais je suis encore plus pauvre que Georges, ma tante.

A ton tour tu oublies le testament de ton parrain, fit madame Fontange en souriant. Mes enfants, poursuivit-elle, vous avez cent mille francs de rente. Jeanne je te remettrai cette somme avant votre départ. Si vous ne dépensez pas tout, vous ferez comme moi, des économies. Combien de jours restez-vous avec moi ?

—Mon intention est de me remettre en route demain matin.

—Je comprends, vous avez hâte d'être hors de France. Eh bien, je ne vous retiendrai pas ; seulement, vous ne me quitterez que demain soir. Soyez tranquilles, je ne trahirai pas votre incognito. Dès que vous serez installés, Jeanne m'écrira : au printemps, si je suis vaillante, j'irai passer quelque temps près de vous, à moins que je ne vous gêne. Quoi qu'il arrive, je serai heureuse de vous être utile et vous pouvez compter sur moi.

Elle sonna sa femme de chambre.

—Monsieur et mademoiselle, lui dit-elle, sont les enfants d'une de mes anciennes amies qui demeure à Bordeaux. Vous préparerez la chambre de M. Fontange pour monsieur et la chambre rose, près de la mienne, pour mademoiselle.

La femme de chambre sortit.

—Il y a ici deux vieux domestiques qui connaissent Jeanne, reprit madame Fontange, je m'arrangerai pour qu'ils soient absents demain toute la journée.

Elle n'éprouvait plus la moindre fatigue, elle aurait volontiers passé la nuit à causer. Mais elle comprit que les voyageurs avaient besoin de repos. Elle montra à Georges la porte de sa chambre et accompagna sa filleule dans la sienne.

Le lendemain soir, quand Jeanne l'embrassa avant son départ, elle lui remit un petit sac de voyage dans lequel elle avait mis pour cent mille francs de valeurs faciles à négocier en Italie et jeté une poignée de bijoux du plus haut prix.

Quelques jours plus tard, elle eut avec son notaire, Mr Parisson, une longue conférence à la suite de laquelle elle fit son testament.

La première lettre qu'elle reçut de Jeanne lui apprenait que M. de Pradines avait acheté, à deux lieues de Florence, au bord de l'Arno, une charmante villa, appelée la villa des Figuiers.

—Si je ne me souvenais pas, disait un autre passage de la lettre, je crois qu'aucune femme n'aurait connu un bonheur comparable au mien. Il m'aime si ardemment que j'ai toujours peur de lui témoigner trop peu de tendresse, et pourtant je suis à lui tout entière ; sans lui je ne pourrais plus exister ; la main qui nous séparerait me tuerait.

—L'amour est bien le sentiment le plus exquis que Dieu ait donné à ses créatures. Aimer et se savoir aimée, surtout, c'est connaître toutes les félicités.

Les habitants de la villa des Figuiers vivaient très-retirés et se montraient rarement à Florence. Ils assistaient de loin en loin à la représentation d'un opéra.

Leur complet isolement et le mystère dont ils s'entouraient excita la curiosité des Florentins. Ils savaient par les domestiques de la villa, que la jeune dame était merveilleusement belle. Alors, pourquoi ce voile toujours sur son visage, au théâtre, dans la rue ou sur les promenades publiques ?

Ils étaient Français, mais à quel monde appartenaient-ils ? Pourquoi ne voyaient-ils personne ? Leurs dépenses annonçaient une fortune assez belle. Se cachaient-ils en Italie ? Étaient-ils mariés ?

Telles étaient les questions que s'adressaient entre eux les habitants de Florence. Il n'y avait pas une joie Florentine qui n'eût été ravie de soulever le voile de la belle Française et de voir sa figure pendant une seconde.

Les quatre domestiques de la villa, tous Italiens, ne s'arrêtaient plus lorsque, questionnés sur leurs maîtres, ils faisaient leur éloge.

Chaque semaine, M. de Pradines recevait une lettre de France et souvent deux. Sa mère et Jean Frugère le tenaient au courant de tout ce qui se passait à Paris.

Jeanne avait ainsi constamment des nouvelles de son père, de sa mère et de son fils.

Neuf mois s'écoulèrent ainsi dans le repos de la solitude et dans une quiétude parfaite.

À Florence, devenue la capitale du nouveau royaume d'Italie, allait s'ouvrir la saison des bals et des fêtes. Plusieurs familles des plus illustres de la Toscane, avaient formé le projet d'inviter les hôtes mystérieux de la villa des Figuiers et de les obliger, par tous les moyens possibles, à quitter leur retraite et à sortir de leur réserve absolue.

Mais à la fin de septembre, on apprit tout à coup le départ précipité de M. et de madame de Pradines. Le jardinier était resté seul à la villa. Les trois autres domestiques avaient suivi leurs maîtres.

Où ce couple heureux et si intéressant était-il allé ? Devait-il revenir bientôt ? Voilà ce que personne ne put savoir.

XIV

Madame de Précourt avait témoigné le désir d'élever l'enfant de sa fille et de se consacrer à son éducation.

M. de Borsenne ne fit aucune opposition et le petit Edmond fut confié à sa grand-mère. Sous tous les rapports, il ne pouvait être mieux que chez ses grands-parents.

Mais depuis l'événement qui avait si cruellement frappé M. et madame de Précourt, leurs relations avec M. de Borsenne, froides jusqu'alors et même contraintes, cessèrent subitement. Le gendre ne fut plus reçu rue Le Pelletier et M. de Précourt, subissant à son tour l'influence de sa femme, ne vit plus M. de Borsenne, qui menait, du reste, un genre de vie qui l'indignait.

Au bout de six mois, sans aucun autre prétexte que celui de causer un nouveau chagrin à madame de Précourt, M. de Borsenne réclama impérieusement son fils.

Il lui fut rendu.

Il s'en débarrassa immédiatement en le plaçant à quelques lieues de Paris, à Brunoy.

Lorsque M. de Précourt lui fit demander où était l'enfant, il répondit avec aigreur qu'il priait son beau-père et sa belle-mère de ne pas s'en inquiéter, que son fils était très-bien, qu'il tenait à l'élever à son idée et que sa volonté était qu'ils ne le vissent point.

Jeanne avait appris ce détail par une lettre de madame Lambert à son fils ; d'un autre côté, Jean Frugère, fidèle à la mission qui lui avait été confiée, était parvenu, après

huit jours de recherches, à découvrir la résidence de l'enfant.

Dans les derniers jours de septembre, le petit Edmond tomba dansgerusement malade. Jean Frugère, qui ne laissait jamais passer une semaine sans aller à Brunoy, écrivit aussitôt à la villa des Figuiers :

—L'enfant est très-mal. Deux médecins de Brunoy le soignent, un troisième est venu de Paris. On dit qu'ils ont peu d'espoir de le sauver.

—Georges, s'écria Jeanne après avoir lu ces lignes, je veux voir mon enfant !

Il répondit :

—Nous partirons demain.

Dans chacune de ses lettres, sa mère le suppliait de revenir près d'elle. Pendant la nuit, il conçut le projet audacieux de fixer sa résidence dans une commune de la banlieue de Paris.

—Jeanne est déjà oubliée, pensait-il, nous pourrions vivre, même à Paris, aussi inconnus et ignorés qu'ici, près de Florence.

Il emmena donc ses trois domestiques, dont un seul parlait un peu le français.

Ils s'arrêtèrent à Melun où Jean Frugère, prévenu par une pépêche télégraphique, était venu louer la veille un appartement à l'hôtel.

Georges, craignant d'éveiller l'attention, avait prudemment laissé à Dijon ses trois Italiens.

Le lendemain matin, après avoir vivement recommandé à Jeanne de n'agir qu'avec la plus extrême prudence, Georges la confia à Frugère et ils partirent pour Brunoy.

En route, le brave Jean donna à la jeune femme plusieurs renseignements qu'elle lui demanda :

—M. de Borsenne est venu hier à Brunoy avec son médecin, nous sommes sûrs de ne pas l'y rencontrer aujourd'hui. D'ailleurs, ce n'est jamais que vers deux heures qu'il arrive. Je crois qu'il connaît depuis longtemps les gens chez qui il a placé l'enfant. Le mari a une trentaine d'années ; il travaille du matin au soir dans une fabrique.

La femme est plus jeune et assez jolie, elle aime réellement le petit et en a le plus grand soin. Elle paraît très-dévouée à M. de Borsenne, ce qui n'a rien d'étonnant, car elle doit recevoir chaque mois une somme assez ronde pour la pension du petit Edmond.

Ils arrivèrent à Brunoy. La jeune femme cacha encore plus soigneusement son visage. Elle était très-agitée, son cœur battait violemment.

Jean Frugère entra d'abord seul dans la maison. Le logement, composé de trois pièces très-propres, était au rez-de-chaussée. Il revint presque aussitôt vers Jeanne et lui dit :

—Venez. Il n'y a près de l'enfant qu'une vieille femme que je connais pas, sans doute une voisine.

Ils entrèrent tous les deux.

—Vous venez voir ce cher petit, leur dit la vieille femme. Ah ! nous avons eu bien peur de le perdre. Mais hier le médecin de Paris est venu et il a déclaré que la fièvre allait le quitter et qu'il n'y avait plus de danger. La nuit a été très-bonne et ce matin, voyez comme ses beaux petits yeux brillent.

Jeanne, tremblante, s'approcha de son fils et prit une de ses petites mains amaigries.

—Je vais prévenir madame Minguet, ajouta la vieille voisine en sortant.

Alors la jeune femme releva vivement son voile, se pencha sur le berceau et embrassa l'enfant à plusieurs reprises.

La physionomie du pauvre petit s'anima et, sans reconnaître sa mère, il lui sourit.

Tout à coup, une femme qui venait d'entrer poussa un cri.

Jeanne se retourna brusquement et la reconnut.

—Suzanne, murmura-t-elle, je suis perdue !

Son voile était de lui-même retombé sur son visage.

L'ancienne femme de chambre se jeta à ses genoux, s'empara de ses mains et les couvrit de baisers.

—Oh ! pardonnez-moi, pardonnez-moi ! disait-elle.

Jean Frugère restait immobile, comme pétrifié.

—Si vous saviez comme j'ai pleuré ma faute, reprit Suzanne ; je suis revenue à Paris tout exprès pour vous montrer mon repentir et implorer ma grâce. Je n'ai pas pu vous voir, on m'a dit que vous étiez morte ; je l'ai cru. Quand on m'a proposé de prendre le petit, j'ai accepté avec joie en pensant à vous. Oh ! je vous jure que j'en ai eu bien soin !

Je me disais chaque jour : Je l'aimerais tant, ce cher petit ange, que sa mère qui est au ciel me pardonnera. Je vous croyais morte, ma bonne maîtresse, on me l'avait dit.

—Suzanne, relevez-vous, dit la jeune femme avec émotion, je vous pardonne.

—Ah ! maintenant je pourrai être heureuse ! s'écria Suzanne.

—Avez-vous ici un endroit où nous puissions causer sans être dérangées ? demanda Jeanne.

—Là, madame, dans ma chambre.

Elle en ouvrit la porte.

Avant de s'éloigner, la jeune femme se tourna vers Frugère.

—Je veille, dit-il.

Elle suivit Suzanne dans sa chambre.